

OLIVIER

ROSA

TRUC MONTERO

POINTS

L'INCONNUE DU PORT

INÉDIT



Rosa Montero est née en 1951 à Madrid où elle vit. Après des études de journalisme et de psychologie, elle est, depuis 1976, chroniqueuse au journal *El País*. Best-seller dans le monde hispanique, elle est l'auteure de nombreux romans, essais et biographies traduits dans de nombreuses langues, parmi lesquels *La Fille du cannibale* (prix Primavera 1997, Points 2008), *Le Roi transparent* (2010) et *L'Idée ridicule de ne plus jamais te revoir* (2016). Son œuvre a été récompensée par le Prix national des lettres espagnoles et figure dans la liste « Les cent meilleurs romans en espagnol du xx^e siècle » établie en 2001 par le journal *El Mundo*. Son dernier roman, *La Bonne Chance*, est paru en 2021. Son œuvre, traduite pour partie par Myriam Chirousse, est publiée aux éditions Métailié.

Olivier Truc est né à Dax en 1964. Vivant à Stockholm depuis 1994, il a été correspondant entre autres de RTL, du *Point*, de *Libération* et dernièrement du *Monde* pour les pays nordiques et baltes. Il est l'auteur de romans policiers, tous publiés aux éditions Métailié et disponibles chez Points Policier : *Le Dernier Lapon* (2013) lui a valu une grande notoriété et s'est vendu à 150 000 exemplaires en poche. Ce roman a été lauréat, entre autres, du prix Sang d'encre, du prix des Lecteurs de Quais du Polar, ainsi que de 22 autres prix. *Le Détroit du Loup* (2015), *La Montagne rouge* (2017) et *Les Chiens de Pasvik* (2022) marquent la suite des aventures de Klemet et Nina de la police des rennes. Dernier titre paru : *Les Sentiers obscurs de Karachi*, aux éditions Métailié (octobre 2022).

La partie espagnole de ce roman a été traduite par **Myriam Chirousse**, la traductrice habituelle de Rosa Montero en France, qui a par ailleurs traduit Ana María Matute, Antonio G. Iturbe, Emilio Sánchez Mediavilla, Carla Maliandi, Rafael Reig, Juana Salabert et Alberto Torres Blandina. Elle est également l'auteure de plusieurs romans.

Rosa Montero
Olivier Truc

L'INCONNUE
DU PORT

Inédit

Éditions Points

ISBN 979-10-414-1144-3

© Points, 2023

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1

Nous l'appellerons Maria

La séquence des événements est la suivante : Ferrán, soixante-quatre ans, gardien de nuit au port de Barcelone, est hanté depuis quelque temps par ce qu'il appelle des mauvaises pensées : il croit qu'il va lui arriver un malheur. Il n'est plus qu'à un an de la retraite, il est très vieux pour ce travail, il croit voir des rôdeurs dans l'obscurité. Bref, il a peur la nuit. Un ami *mosso d'esquadra* lui a conseillé de prendre un de ces chiens policiers qui sont donnés en adoption quand ils vieillissent. Voilà pourquoi Julieta, un berger allemand de dix ans, fait maintenant sa ronde avec lui. Et bien que ce soit un animal de secours, de ceux qui cherchent des corps sous les décombres, on lui a dit qu'elle avait aussi été un chien de défense dans sa jeunesse, si bien que Ferrán se sent moins seul. Surtout maintenant qu'il traverse un des coins les plus sinistres du terminal des containers, une zone périphérique et sombre qui ne lui plaît pas du tout, si bien qu'il presse le pas. Mais la chienne plante ses pattes dans le sol et ne bouge plus. Bizarre : c'est une bête toujours très obéissante et très calme, et elle renifle maintenant

un container avec désespoir, tourne sur elle-même de plus en plus nerveusement, gratte le métal, aboie et gémit.

– Tu es vieille, tu es bête, stupide chienne, lui dit-il.

Puis il pense : Et si elle n'était pas stupide ? Pris d'une angoisse croissante, Ferrán le peureux donne l'alerte, indique les quatre lettres et les sept chiffres du code du container, passe deux heures infernales à attendre l'arrivée des *mossos* et d'autres employés du port. Ils ont tous pris l'affaire très au sérieux parce qu'ils n'ont pas trouvé le numéro du container dans les registres, ce qui signifie qu'il n'est pas officiellement entré dans le terminal ; parce que le propriétaire (qui, d'après les premières lettres du code, est une entreprise de Lyon) est introuvable, et parce que pas plus tard qu'hier ils ont vu aux informations ce camion au Texas dans lequel cinquante-trois migrants sont morts asphyxiés. Ils forcent facilement la serrure et la porte s'ouvre, révélant non pas un nœud dantesque de corps agonisants, comme le craint Ferrán, mais une image beaucoup plus sereine : la grande boîte est entièrement vide, à l'exception d'une personne allongée sur le côté en position fœtale juste au centre. C'est une femme à la peau très blanche dans une robe noire à bretelles. Sa chevelure, courte, épaisse et très foncée, laisse voir un profil en lame de couteau. Elle est pieds nus. Si vous ne faites pas attention au ruban adhésif qui lui couvre la bouche, ni aux brides qui ligotent ses poignets et ses chevilles, on dirait qu'elle dort paisiblement, une perle au sein de sa coquille métallique

dans la lumière délavée de l'aube. Un *mosso* se penche sur elle et annonce :

– Elle respire.

Si le gardien de nuit n'était pas névrosé ; si son ami ne lui avait pas conseillé d'adopter un chien ; s'ils n'étaient pas passés exactement dans ce coin du terminal ; si Julieta n'avait pas été une excellente professionnelle ; et même, pourquoi pas, si ces cinquante-trois migrants n'étaient pas morts asphyxiés au Texas le jour précédent, peut-être n'auraient-ils jamais trouvé cette femme, ou pas assez vite. D'absurdes constellations de coïncidences marquent nos vies. Pour l'heure, nous appellerons notre inconnue Maria.

Trois jours plus tard, Maria se regarde dans le miroir de la salle de bains de sa chambre à l'Hospital Clínic. Elle est nue, mais elle ne peut se voir que jusqu'à mi-cuisse. Un mètre soixante-dix, ils l'ont mesurée. Ses cheveux courts et emmêlés sont un fouillis qui nimbe son crâne. Sur sa tempe droite, une entaille cousue de plusieurs points, un hématome. L'œil de ce côté est enflé, la sclérotique de la couleur du sang. À la lumière du néon de la salle de bains sans fenêtre, Maria en conclut qu'elle a une apparence lamentable. La peau livide, marquée çà et là par des ecchymoses jaunissantes. Des cernes comme un deuil sous les paupières. Très mince, trop peut-être. Mais elle a une jolie poitrine, des épaules larges, des bras musclés, une carrure athlétique. Le pubis bouclé aussi, un peu plus sombre que

les cheveux, et taillé de manière discrète, ni trop épilé ni trop peu. Elle passe un doigt curieux sur la ligne supérieure de l'épilation et la peau est douce : sûrement faite au laser. Ou à la cire. Elle regarde à nouveau son visage, cet œil couleur de miel (l'autre se voit à peine), et le nez et la bouche plutôt grands. Elle est assez belle, en réalité, pense-t-elle. Et elle ressent aussitôt un vertige, un éclair de terreur et de folie. Je suis assez belle. Elle halète, appuyée au lavabo. Elle ne se souvient de rien. Elle ne sait pas qui elle est. Amnésie générale transitoire, ils lui ont dit. Et qu'elle doit avoir dans les trente-cinq ans.

Elle entend quelqu'un entrer dans la chambre et s'empresse d'enfiler la blouse de l'hôpital, un de ces chiffons humiliants qui s'attachent derrière et vous laissent à moitié nue. Elle sort de la salle de bains, prudente et infirme, s'appuyant au mur. Ils l'ont retrouvée très déshydratée, contusionnée, avec une commotion cérébrale importante et des traces de scopolamine dans le sang. La drogue de la soumission chimique. Mais elle ne semble pas avoir été agressée sexuellement. Ils l'ont sauvée juste à temps : avec la chaleur qu'il fait, elle n'aurait pas tenu des heures au soleil dans cette boîte de conserve surchauffée. C'est ce que lui a dit le médecin, un jeune neurologue qui vient d'entrer et qui lui sourit maintenant avec l'optimisme d'un chien joyeux. Il ne manquerait plus qu'il remue la queue.

– Du nouveau ?

Maria secoue la tête négativement. Elle sait qu'il parle de l'amnésie.

– Pourquoi est-ce que je me souviens de choses absurdes, comme de l’existence de l’épilation brésilienne au laser ? demande-t-elle, irritée.

Le médecin la regarde, un peu perplexe. Il se racle la gorge et répond :

– Ces amnésies sont peu fréquentes et déconcertantes. Par chance, ta mémoire antérograde est intacte, c’est-à-dire que tu es capable de fixer sans problème de nouveaux souvenirs. C’est bon signe, et les résultats des tests sont encourageants aussi. Nous pensons qu’il n’y a pas de lésion cérébrale définitive. Tes souvenirs sont là, quelque part, pour le moment tu ne peux pas y accéder, mais nous croyons que tu te rétabliras plus ou moins vite.

Maria s’est assise sur le lit, la tête basse. Elle ne supporte pas ce brouillard intérieur, le mutisme assourdissant de sa tête. Et il n’y a pas non plus d’indices auxquels se raccrocher. Dans le container, de taille standard, il n’y avait rien. En plus, les *mossos* lui ont dit que, rien que sur les trois premiers mois de l’année, plus de neuf cent mille containers identiques avaient transité par le port de Barcelone, si bien qu’il semble difficile de pouvoir suivre sa piste. Le jour même où elle a été sauvée, la police française s’est présentée à Lyon au siège de la compagnie propriétaire. DominoMer, s’appelle l’entreprise. Ils ont trouvé des bureaux modestes avec deux ou trois employés aux mines ternes et une secrétaire d’âge mûr à la coloration capillaire mal faite. Non, le directeur n’était pas là, il était en voyage à Istanbul. Non, ce n’étaient pas eux qui géraient ce container de Barcelone, car ils étaient

une petite entreprise familiale qui se contentait de proposer des containers à louer à d'autres exploitants ou à des compagnies de transport maritime, a expliqué la femme. Et oui, bien sûr qu'ils pourraient leur fournir les informations relatives à cette location en particulier, seulement le directeur rangeait tout dans le coffre-fort. Les policiers ont trouvé assez étrange que les dossiers soient mis dans un coffre-fort, mais comme le directeur rentrait le soir même, ils ont décidé d'attendre. Quand ils sont revenus le lendemain matin, il n'y avait plus rien. Rien. Enfin, si, des chaises renversées, des tiroirs retournés, des cannettes à moitié bues. Ce n'était pas une de ces disparitions hollywoodiennes où, en un clin d'œil, ils vident entièrement un local, emportent jusqu'aux ampoules et semblent même avoir briqué le sol. Non. C'était plutôt un dépôt. Mais, en effet, il ne restait plus un papier. Ni un document. Ni ordinateurs ou téléphones. Aucun coffre-fort non plus, bien entendu.

Si bien que la principale source d'investigation reste elle, Maria. La robe noire dans laquelle ils l'ont trouvée était des plus ordinaires, en coton et Lycra, sans étiquettes, et pareil pour la culotte, l'unique sous-vêtement qu'elle portait. Elle passe sa langue derrière ses dents : une bouche parfaite pour son âge, sans carie, sans prothèse, sans dossier d'orthodontie auquel recourir. Elle regarde ses mains : les ongles, sans vernis, courts et cassés, les doigts blessés.

– Tu t'es sans doute battue, dit le neurologue qui l'observe.

Sur la face interne de l'avant-bras gauche, un peu au-dessus du poignet, il y a un chemin d'anciennes cicatrices, une ligne sinueuse de petits cercles froissés. Maria passe doucement son doigt dessus. Elle les a déjà vues, mais elle n'a pas voulu demander. Ces cicatrices lui inspirent une peur étrange. Elle n'est pas certaine de vouloir savoir ce qu'elles signifient. Le jeune médecin se tait prudemment. Maria s'est rendu compte qu'il la laisse choisir ce qu'elle veut savoir. Elle ressent un élan soudain d'affection et de gratitude pour le neurologue et lui sourit. Il sourit en retour. C'est à ce moment-là qu'entre dans la chambre Anna Ripoll, l'inspectrice de la police judiciaire chargée de l'affaire, et ce petit instant de sérénité et d'intimité éclate comme une bulle de savon.

– Tu as fait tes exercices ? demande-t-elle en guise de salutation.

L'espagnol que parle Maria a un léger accent d'origine indiscernable. Cependant, seule cette langue résonne dans sa tête meurtrie. L'inspectrice lui a parlé en français, en anglais aussi, et Maria maîtrise le premier à la perfection et elle est capable de comprendre et de répondre dans le deuxième, pourtant il est clair que ce ne sont pas des langues maternelles. Ripoll veut faire venir un expert en linguistique capable de reconnaître l'origine de l'accent ; en attendant elle lui a donné un iPad et lui a demandé d'écouter autant de langues que possible et de noter celles qui lui sont familières.

– J'ai fait quelques tests... L'italien non, l'allemand non, le russe non plus, ni l'ukrainien, ni le roumain...

– C’est pas grave, continue, continue. Je crois qu’il y a environ sept mille langues dans le monde, donc tu as de quoi t’amuser.

Elle a dû dire ça à la blague, mais ce n’est pas drôle. L’inspectrice Anna Ripoll n’est pas une personne particulièrement drôle. Elle s’occupe des délits d’atteinte à la personne et plus précisément de la traite des êtres humains. Ils ont décidé de la considérer pour le moment comme une possible victime de traite, étant donné les circonstances et la scopolamine. N’empêche, Maria sent qu’il manque quelque chose ici. Elle pressent d’étranges complexités, des ombres sur les ombres. Elle ne sait pas qui elle est, mais elle croit deviner qui elle n’est pas. Par exemple : elle ne travaille pas à traire des vaches dans une ferme. C’est certain. Et elle n’arrive pas non plus à se voir dans le destin tragique d’une femme kidnappée et forcée à se prostituer. Ou peut-être que si ? Une douleur atroce descend le long de sa colonne vertébrale comme un doigt de glace. Elle tremble.

– Allons, du calme, tu ne crains rien ici et bientôt tu te sentiras tout à fait bien, lui dit le médecin en posant une main sur son épaule. Je reviendrai dans l’après-midi, d’accord ? Au revoir, inspectrice. Ne me la fatigue pas trop.

– J’en prendrai soin comme d’un nouveau-né.

Encore une blague pas drôle. Car c’est ainsi qu’elle se sent, comme si elle venait de naître, désarmée, un bébé monstrueux. Les *mossos* ont épluché, sans succès, tous les signalements de femmes disparues. Ils ont également averti Europol. Y a-t-il en ce monde quelqu’un qui l’aime ? Quelqu’un à qui